

Lecture de l'Évangile selon Saint-Luc, chapitre 15, versets 1 à 2 et 11 à 24 :

Tous les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter. Mais les pharisiens et les spécialistes de la loi murmuraient, disant : « Cet homme accueille des pécheurs et mange avec eux ». [...]

Il dit encore : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : 'Mon père, donne-moi la part de l'héritage qui doit me revenir'. Le père leur partagea alors ses biens. Peu de jours après, le plus jeune fils ramassa tout et partit pour un pays éloigné, où il gaspilla sa fortune en vivant dans la débauche. Alors qu'il avait tout dépensé, une importante famine survint dans ce pays et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se nourrir des caroubes que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait. Il se mit à réfléchir et se dit : 'Combien d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance et moi, ici, je meurs de faim ! Je vais retourner vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes ouvriers'. Il se leva et alla vers son père. Alors qu'il était encore loin, son père le vit et fut rempli de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa. Le fils lui dit : 'Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils'. Mais le père dit à ses serviteurs : 'Apportez vite le plus beau vêtement et mettez-le-lui ; passez-lui un anneau au doigt et mettez-lui des sandales aux pieds. Amenez le veau qu'on a engraisé et tuez-le ! Mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé'. Et ils commencèrent à faire la fête ».¹

Introduction :

Voici la question que ce texte doit nous conduire à nous poser honnêtement : « Et moi, est-ce que j'ai réellement fait l'expérience de Dieu ? Est-ce que je connais sa présence ? Est-ce qu'il m'a serré dans ses bras ? ».

C'est notre deuxième étude dans le chapitre 15 de l'Évangile selon Luc. Dans l'ensemble du chapitre, par trois paraboles successives, Jésus répond aux murmures des pharisiens et des spécialistes de la Loi qui disaient au v.2 : « *Cet homme accueille des pécheurs et mange avec eux* ». Dans les trois paraboles, Jésus explique pourquoi il accueille les collecteurs d'impôts, les pécheurs qui s'approchent de lui pour l'écouter. A la fin du chapitre 14, Jésus explique ce qu'implique d'être son disciple. Il dit que si on veut le suivre, il faut le mettre à la première place de notre vie. Et il conclut son discours en disant : « *Que celui qui a des oreilles pour entendre entende* ». Et qui sont ceux qui entendent Jésus? Quels sont ceux qui l'écoutent ? Les pharisiens ? Non. V.1 : « *Tous les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter* ». Ce sont eux qui écoutent Jésus, et non les pharisiens. Ce sont eux qui se sont repentis, ou qui sont au moins sur le chemin de la repentance, et non les pharisiens. Et le but de Jésus dans chacune de ses paraboles, c'est d'illustrer que Dieu accepte des pécheurs au moyen de la repentance.

Ce que nous avons vu la semaine dernière, c'est que la repentance est quelque chose qui est donnée par Dieu, quelque chose qu'il produit en nous, comme un berger qui ramène à la maison sa brebis perdue, comme une femme qui allume sa lampe et balaye toute la maison pour retrouver la pièce égarée. On peut dire que les deux premières paraboles nous parlent de la dimension objective du salut, de ce que Jésus a fait pour nous : c'est lui qui vient nous chercher, c'est lui qui tient entièrement notre salut dans sa main. Ainsi il n'y a rien dans notre salut dont nous pouvons nous glorifier, et du coup, lorsque nous sommes sauvés, nous pouvons nous réjouir avec les anges de ce que toute la gloire en revienne à Dieu.

Mais en énonçant la troisième parabole - qui est souvent appelée « parabole du fils prodigue » - Jésus nous parle de la dimension subjective du salut, de la manière dont quelqu'un qui se repent vit sa repentance. Il décrit ici le cheminement qui va d'une vie éloignée de Dieu à une vie dans la présence de Dieu, une vie où Jésus nous serre dans ses bras. V.20 : « *Alors [que le plus jeune fils] était encore loin, son père le vit et fut rempli de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa* ».

¹ La Bible, version Segond 21, Société Biblique de Genève, 2007, Luc 15.1-2, 11-24.

Jésus décrit ce qui arrive à un pécheur qui se repent et ça doit nous conduire à nous poser honnêtement la question : « Et moi, est-ce que j'ai réellement fait l'expérience de Dieu ? Est-ce que je connais sa présence ? Est-ce qu'il m'a serré dans ses bras ? ».

Ce que je vous propose de voir ensemble maintenant, c'est de relever quatre éléments dans le cheminement du plus jeune fils qui nous permettront de comprendre le chemin qui conduit de l'irréligion à l'Évangile, de la vie sans Dieu à l'expérience véritable de l'amour et de la présence de Dieu dans notre vie.

I. Une vie sans Jésus

Il ne faut pas oublier ce que Jésus est en train de faire ici : il explique aux pharisiens pourquoi il a raison d'accueillir des pécheurs et de manger avec eux. Dans ces paraboles, Jésus compare les collecteurs d'impôts et tous ceux que les pharisiens appelaient des pécheurs à une brebis perdue, à une pièce égarée et au plus jeune fils. Et il se compare lui-même au berger des brebis, à la femme à qui appartiennent les pièces, au père du fils prodigue.

Qu'est-ce qui caractérisait la vie des collecteurs d'impôts, des pécheurs ? Quel était leur péché ?

Jésus nous dit que leur problème principal, ce n'est pas qu'ils violaient les commandements de Dieu. Ils le faisaient certainement, mais ce n'était pas le fond du problème. Jésus aurait pu choisir de mettre en scène un voleur, un violeur ou un meurtrier. Mais il ne l'a pas fait. Pour illustrer la nature du péché, Jésus a simplement pris un fils qui demande à son père son héritage. V.12 : « *Le plus jeune dit à son père : 'Mon père donne-moi la part de l'héritage qui doit me revenir'* ». Dans la demande du plus jeune fils, il n'y a rien d'interdit. Ce n'est pas quelque chose d'illégal qu'il demande. Mais c'est une humiliation terrible pour le père, c'est une énormité relationnelle. En fait, voici ce que le plus jeune fils est ici en train de dire à son père : « je voudrais pouvoir disposer de tes richesses comme moi je le veux, je voudrais pouvoir vivre comme je le décide... en fait je préférerais que tu sois mort, et je veux vivre comme si tu étais déjà mort, alors donne-moi mon héritage ».

C'est ainsi que Jésus définit le péché : le péché, c'est vouloir jouir des choses que Dieu nous donne mais sans Dieu, hors de sa présence, loin de son regard. Le péché, c'est dire à Dieu : « je veux profiter de tes bienfaits, mais sans m'encombrer de ta présence qui m'est insupportable ». Le péché, c'est vouloir diriger tout seul sa propre vie, c'est vouloir être le seul maître à bord, être son propre Seigneur, son propre Sauveur.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que le péché, ce n'est pas seulement transgresser les règles que Dieu nous donne. Bien sûr, transgresser les lois de Dieu, c'est commettre des péchés. Mais le péché c'est avant tout une attitude qu'on a envers Dieu qui consiste à lui demander de nous laisser tranquille, qui consiste à vivre comme s'il n'existait pas, comme s'il était mort. Le péché, c'est une vie sans Jésus.

Et cette vie sans Jésus, à quoi conduit-elle ? Elle conduit à une vie de débauche. V.13 : « *Peu de jours après, le plus jeune fils ramasse tout et partit pour un pays éloigné, où il gaspilla sa fortune en vivant dans la débauche* ». Cela nous fait peut-être sourire : le mot débauche, c'est vraiment trop un langage de gens coincés ! Mais ce qu'il faut bien voir ici, c'est que lorsqu'on essaie de soustraire sa vie au regard de Dieu, lorsqu'on décide de devenir son propre maître, alors, inévitablement, les choses dans lesquelles on cherche son bonheur vont prendre le contrôle de notre vie. Ça peut être le sexe, l'argent, le pouvoir, ou tout autre chose qui a la première place dans votre vie. L'ironie, c'est qu'on se sépare de Dieu parce qu'on croit qu'on va être plus libre, mais en fait, en quittant Dieu, on devient *de facto* esclave des choses dans lesquelles on cherche notre bonheur.

Mais, un jour ou l'autre, on se rend compte que ce en quoi on cherchait notre bonheur ne peut en réalité jamais nous satisfaire complètement. Et un jour, comme pour le plus jeune fils, viendra la famine. V.14: « *Alors qu'il avait tout dépensé, une importante famine survint dans ce pays et il commença à se trouver dans le besoin* ». Pensez un instant à certaines insatisfactions que vous avez dans votre vie. Peut-être est-ce le signe que ce en quoi vous cherchez votre bonheur ne peut en réalité pas vous satisfaire. Peut-être est-ce le signe avant-coureur d'une famine que Dieu est sur le point de faire survenir dans votre vie. Réfléchissez aux insatisfactions que vous pouvez avoir. Pendant un temps, peut-être, vous trouverez des parades de fortune, comme le plus jeune fils qui

se mit au service d'un habitant du pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Et peut-être que comme lui, en tout cas, c'est ce que j'espère, vous vivrez ce que le plus jeune fils a vécu au milieu de son insatisfaction, à savoir :

II. Un changement d'attitude

V.17: « *Il réfléchit et se dit* »...

Ce qui se passe ici est d'une grande importance. On pourrait presque passer à côté, mais le but de Jésus ici est de montrer à quoi ressemble la repentance. La repentance ressemble à quelqu'un qui est plein d'insatisfactions et qui réfléchit. Ce qui se passe à l'intérieur du plus jeune fils à ce moment là, c'est ce que l'apôtre Paul décrit en 2 Timothée 2.25-26 : « *Dieu leur donnera peut-être de changer d'attitude... revenus à leur bon sens, ils se dégageront alors des pièges du diable* ».

La repentance, c'est changer d'attitude, c'est revenir à son bon sens! La repentance, ce n'est pas le regret, le remord. La repentance, ce n'est s'apitoyer sur soi en se disant qu'on a mal fait les choses et que maintenant on en subit les conséquences. Voyez ce que ne se dit pas le fils prodigue lorsqu'il réfléchit. Il ne se dit pas : « je regrette d'avoir dépensé l'argent de mon père avec des prostituées ». La repentance, ce n'est pas seulement être désolé. La repentance, ce n'est pas seulement être plein de regret. La repentance, c'est revenir à son bon sens. La repentance, c'est se demander enfin : « Comment ai-je pu être aussi stupide ? Comment ai-je pu être si aveugle ? Comment ai-je pu être si ingrat ? ». La repentance, c'est changer d'attitude envers le père, c'est reconnaître qu'on aurait jamais dû se séparer de lui. La repentance, c'est se dire comme le plus jeune fils : « *Je vais retourner vers mon père et je lui dirai : 'Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes serviteurs'* ».

La repentance, c'est ce que Jésus décrit dans cette parabole. Et c'est ce qui est absolument nécessaire pour être accueilli par le Père. Mais en même temps, notre repentance n'est pas méritoire. Dieu n'est pas obligé de nous pardonner simplement parce que nous le lui demandons. Il n'est pas obligé de nous sauver seulement parce qu'on a envie de revenir vers lui. Mais il le fait, car ce que nous voyons dans cette parabole c'est...

III. Un amour qui accepte et purifie

Contemplez l'amour du père pour son Fils à la fin du v.20 : « *Alors qu'il était encore loin, son père le vit et fut rempli de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa* ». Nous voyons ici un amour qui accepte la repentance du plus jeune fils. Cela doit nous étonner. On ne doit pas considérer que ça aille de soi que Dieu pardonne si nous lui demandons pardon. Il n'est pas obligé de le faire. On ne peut jamais mériter d'être pardonné. Par définition, le pardon est un acte de grâce, quelque chose qu'on ne peut pas mériter. Par exemple, lorsqu'un prisonnier est gracié, il ne peut jamais dire qu'il a bien mérité la grâce qu'on lui fait. Le président n'est pas obligé de le libérer. La libération du condamné dépend uniquement du bon vouloir de celui qui peut gracier. Rien ne l'oblige à le faire.

Et pourtant le père accepte son fils. Remarquez bien à quel moment le père embrasse son fils. Est-ce que c'est après que son fils lui ait adressé ses excuses ? Est-ce qu'il attend près de la porte en tapant du pied, en serrant les dents et en se disant : « ce garnement a intérêt à avoir de bonnes excuses » ? Pas du tout ! Le père ne se fait pas prier. Il accueille son fils de bonne grâce. Il accepte son retour, son changement d'attitude, sa repentance.

En fait, il embrasse même son fils avant que celui-ci n'ait eu le temps de dire un mot. Il voit son fils au loin et il se met à courir. Courir, ce n'était pas quelque chose d'habituel pour un vieux père à cette époque. Cela nécessitait de monter sa robe, ce n'était pas quelque chose digne d'un homme vénérable ! Mais le père se fiche des conventions. Il aime son fils, alors il se jette à son cou et le prend dans ses bras.

Et regardez comment le père réagit au discours de son fils. Il lui laisse dire la première partie du discours. Et puis il le coupe au moment où il le faut. Il lui laisse dire qu'il ne mérite plus d'être traité comme un fils, mais il ne lui laisse pas dire qu'il veut être traité comme un serviteur.

En le coupant ainsi, le père purifie la repentance de son fils. Car même la repentance du fils était impure ; maintenant qu'il était résolu à revenir chez son père, il voulait essayer de regagner sa place par ses efforts, il s'était dit qu'il devait faire comme son grand frère : obéir pour être accepté. Lorsque nous nous repentons et que nous devenons chrétiens, même notre repentance doit être purifiée, parce que nous mettons beaucoup de temps à intégrer complètement que Dieu est un Dieu de grâce. Dieu doit nous purifier, nous donner une robe, nous parer d'un anneau.

C'est quelque chose que nous devons comprendre : Dieu ne nous aime pas parce que nous le méritons, mais il nous aime parce qu'il nous a lui-même mérité son amour. Il nous aime non parce que nous sommes aimables, mais il nous aime parce qu'il est aimant.

Cela, les pharisiens ne le comprenaient pas. C'est pour cela qu'ils ne comprenaient pas que Jésus accueille des pécheurs et mangent avec eux. Lorsqu'ils entendent cette parabole, voici ce qu'ils se disent en eux-mêmes : « Je le savais ! Jésus s'en fiche du péché ! Si Jésus croyait au Dieu de la Bible, au Dieu de sainteté, il n'aurait pas raconté cette histoire ! Le père n'aurait pas accueilli son fils comme ça. Il aurait dû l'amener au temple, et offrir un sacrifice pour le péché. Il faut que quelqu'un paie pour le péché, mais Jésus, il s'en fiche, lui, du paiement pour le péché. Je le savais ! C'est pour ça qu'il accueille des pécheurs et mange avec eux ! Il s'en fiche du péché ! Les pécheurs ne vont pas dans nos synagogues parce que, nous, on les fait ramper, on les fait payer, on les reçoit comme des serviteurs qui doivent prouver qu'ils méritent d'être traités comme des fils. Mais avec Jésus, ça ne coûte rien. C'est trop facile ! ».

Avec Jésus, ça ne coûte rien ? Bien sûr que si ! Car la dernière chose qu'il faut noter dans cette histoire, c'est qu'il y a :

IV. Un grand frère qui paie la note

Les relativistes pensent que le salut ne coûte rien, que si jamais Dieu existe, il nous pardonnera parce que c'est son métier. Et les moralistes pensent que le salut, au contraire ça se mérite, ça se paie. Alors, est-ce que Jésus est un relativiste qui enseigne que le salut ne coûte rien ? Jamais de la vie !

Une fois que le jeune fils est parti avec sa part de l'héritage, à qui appartenait tout ce qui restait ? A qui appartenait tous les vêtements ? A qui appartenait tous les anneaux ? A qui appartenait le veau gras ? Toutes ces choses appartenaient à son grand frère ! Au v.12, on voit que le père a donné leur part de ses biens à ses deux fils. Tout ce qui restait appartenait au fils aîné ! Au v.31, le père dit d'ailleurs à son fils aîné : « *tout ce que j'ai est à toi* ».

Et donc, lorsque le plus jeune fils reçoit gratuitement un vêtement, un anneau et un veau gras, c'est gratuit pour lui. Mais est-ce que ça ne coûte rien ? Pas du tout ! C'est seulement au dépend de son grand frère qu'il peut revenir. C'est son grand frère qui paie la note à sa place.

Dans la parabole, le plus jeune fils a un mauvais grand frère, un grand frère grincheux, un grand frère qui ne l'aime pas. Mais nous, nous avons un grand frère qui a parfaitement obéi à son père, qui par son obéissance a tout mérité, qui a gagné par ses efforts le vêtement, l'anneau, le veau gras, et qui nous aime... Jésus est celui qui peut dire : « Ce vêtement est à moi, cet anneau est à moi, ce veau gras est à moi... mais je te le donne ! ». Jésus est celui qui a tout mérité, à qui tout appartient... mais sur la croix, que voyons-nous ? Sur la croix, il était nu, pour qu'il puisse nous vêtir. Sur la croix il portait pour seul ornement une couronne d'épine, pour qu'il puisse nous donner son anneau. Sur la croix, il a eu pour seule nourriture du vinaigre, pour qu'il puisse nous donner un veau gras.

Le seul moyen d'être sauvé, c'est que ce que Jésus a gagné, il nous le donne ! Jésus est le véritable fils aîné, celui qui accomplit la volonté de son Père, c'est le véritable grand frère qui paie la note pour ses petits frères. Alors voici ce que Jésus dit à tous les fils prodiges : « Viens ! Reviens à la maison parce que je ne serai pas fâché. Reviens à la maison, parce que je ne serai pas un grand frère grincheux. Si tu reviens, je te donnerai ce qui est à moi, ce qui m'appartient, je me réjouirai avec toi, je participerai à la fête et il y aura de la musique et des danses pour toi, parce que si tu reviens mon père dira : Mangeons et réjouissons-nous ; car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé ».